Tiers-Monde

La coopération culturelle franco-soviétique

Bernard Jeu

Citer ce document / Cite this document :

Jeu Bernard. La coopération culturelle franco-soviétique. In: Tiers-Monde, tome 9, n°35-36, 1968. Coexistence pacifique. pp. 897-907.

doi : 10.3406/tiers.1968.2474

http://www.persee.fr/doc/tiers_0040-7356_1968_num_9_35_2474

Document généré le 20/10/2015

LA COOPÉRATION CULTURELLE FRANCO-SOVIÉTIQUE[1]

par Bernard JEU

LA CULTURE EST NATURELLEMENT COOPÉRATION

Le temps n'est plus où un ambassadeur russe à Paris, Kantémir, pouvait remplir l'essentiel de sa mission en se tenant en contact avec Voltaire et Montesquieu et en traduisant pour ses compatriotes les *Entretiens sur la pluralité des mondes* de Fontenelle. L'intensification des échanges internationaux et l'importance croissante des impératifs économiques ont donné des dimensions nouvelles aux relations culturelles. L'utilité de celles-ci va au-delà de l'opération de pur prestige national. L'économique, le politique, le culturel, sans se confondre, forment désormais un tout indissociable.

Si, nous tenons par exemple, à développer l'étude de la langue française à l'étranger, c'est sans doute d'abord parce que nous sommes fiers à juste titre de la civilisation qu'elle représente et de notre passé, c'est sans doute aussi parce que nous croyons que ceux qui apprennent notre langue apprennent du même coup à aimer notre pays, mais c'est un peu avec l'arrière-pensée de trouver des débouchés extérieurs à la vente de nos livres, celle peut-être d'exercer, par l'intermédiaire de ces livres, une certaine influence, car nous pensons également au présent et à l'avenir; ceci nous oblige à prendre connaissance des centres d'intérêt du public étranger sollicité; nos livres, en effet, ne se liront et ne se vendront que s'ils y correspondent; il faut donc une étude du marché culturel, de ses motivations, et de ses composantes commerciales, scientifiques, politiques et littéraires.

L'action culturelle est, de nos jours, une nécessité. Elle dépasse le cadre des intérêts strictement littéraires et artistiques. Elle a partie liée avec des besoins économiques. Elle exige impérieusement l'information. Elle est elle-même information.

Dans le monde moderne, tout grand pays est tenu, non seulement de faire connaître sa langue, sa culture, ses techniques, mais aussi de connaître

(1) Le présent article ne fait pas mention des orientations nouvelles données à la coopération culturelle franco-soviétique depuis 1967. Les importants développements survenus depuis lors mériteraient de faire l'objet d'une analyse spéciale.

Persée BY: creative commons

celles des autres; le besoin d'information est devenu capital : il faut s'adapter au mieux et au plus vite à l'évolution rapide des structures économiques et sociologiques. L'information donnée est à cet égard aussi utile, aussi nécessaire que l'information reçue : il importe de faire connaître ses produits, qu'ils soient commerciaux, littéraires ou scientifiques, et il importe tout autant de connaître les productions d'autrui. Aussi l'action culturelle est-elle naturellement et spontanément réciprocité.

Tout cela implique l'existence d'une infrastructure administrative et aboutit à la mise en place dans les ambassades de services spécialisés; leur présence doit répondre à une triple tâche qui leur est dévolue : d'abord représenter la culture nationale, la faire connaître, en propager l'influence, ensuite s'informer des possibilités culturelles, scientifiques et techniques offertes par les pays où ils sont installés; enfin, ce qui est d'ailleurs la conséquence de ce qui précède, administrer les échanges dont sont convenues les autorités compétentes des deux pays sur la foi des informations qu'elles auront reçues.

La culture est donc bien par essence collaboration. C'est ce que vérifie l'évolution des relations franco-soviétiques en ce domaine depuis 1957.

HISTORIQUE D'UNE ÉVOLUTION

Il n'y a jamais eu, en fait, absence totale de relations culturelles entre la France et l'Union soviétique. Mais les relations qui pouvaient exister avant le début de la déstalinisation n'étaient pas le résultat d'une action concertée de gouvernement à gouvernement; elles s'effectuaient par le canal d'organisations politiques ou parapolitiques; elles n'avaient pas un caractère suivi; elles n'étaient pas nombreuses. C'est en 1954, avec la tournée en U.R.S.S. de la Comédie-Française, que l'orientation nouvelle, celle qui se poursuit actuellement, s'est manifestée pour la première fois.

L'action culturelle entreprise selon cette orientation nouvelle connaît d'ailleurs une évolution rapide, puisqu'en 1955 et en 1956 des missions soviétiques nombreuses arrivent en France en vue de s'informer de nos réalisations et de nos méthodes dans des secteurs variés de nos activités. C'est dans ces conditions que le gouvernement français, le premier à le faire parmi les gouvernements occidentaux, donne son accord pour la création d'une Commission mixte permanente franco-soviétique : il s'agissait d'examiner périodiquement l'ensemble des possibilités et des réalisations culturelles et de constituer à partir de là des programmes d'échanges sous forme de protocoles négociés et signés alternativement à Moscou et à Paris par de hauts fonctionnaires (1).

(1) Pour une information plus technique et détaillée sur ce qui est exposé ici et ce qui va l'être par la suite, on peut se référer à Notes et Etudes documentaires, 24 juin 1966, n° 3302, la *Documentation française*.

Les premiers entretiens franco-soviétiques eurent lieu à Paris, du 30 septembre au 9 octobre 1957; les délégations en présence étaient présidées, du côté français, par M. Roger Seydoux, directeur général des Affaires culturelles et techniques, et, du côté soviétique, par M. Iouri Joukov, président du Comité d'État pour les Relations culturelles avec l'étranger. Un programme d'échanges était élaboré pour 1958 : il y était prévu des missions de conférences et d'études, des envois de livres, de films, de disques, ainsi que des expositions et d'autres manifestations artistiques. Parmi les décisions prises, figurait notamment celle de mettre des lecteurs de français, c'est-à-dire des jeunes professeurs de notre langue, à la disposition des établissements d'enseignement supérieur soviétiques, et, réciproquement, des lecteurs soviétiques dans les universités françaises. Quant à l'accord direct qu'avaient établi entre eux l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et le Centre national de la Recherche scientifique, il était incorporé, par ce protocole, dans un ensemble plus vaste englobant les universités et les grands établissements scientifiques.

Lors des seconds entretiens, tenus à Moscou cette fois, du 5 au 15 janvier 1959, la Commission mixte, compte tenu de l'augmentation du volume des échanges, décida de se diviser en deux sous-commissions, l'une s'occupant des questions universitaires, culturelles et artistiques, l'autre des questions scientifiques et techniques. A la demande de l'U.R.S.S., on inscrivit au protocole des échanges techniques. C'est au cours de ces entretiens que la France obtint la vente directe au public soviétique de livres français dans une librairie de Moscou, celle qui est située dans la rue Viésnina, en face de l'ambassade d'Italie. Ainsi la nature des échanges se diversifiait, parallèlement à leur accroissement quantitatif, et les préoccupations de la culture rejoignaient celles de la technique et du commerce.

Ce développement rapide des échanges culturels franco-soviétiques répondait si bien à des besoins réels et les formes qu'il empruntait étaient si stables, que lors de la troisième réunion plénière, tenue à Moscou du 2 au 10 mars 1961, on résolut, se fondant sur l'expérience acquise, que les protocoles seraient valables désormais non plus pour un an mais pour deux. La confiance étant ainsi établie et l'utilité réciproque de tels échanges démontrée par la pratique, on en vint même au cours de la quatrième réunion, à Paris, du 12 au 16 mars 1963, à envisager une collaboration dans le domaine des sciences humaines : en effet, on inscrivit au protocole l'échange de programmes scolaires et de manuels d'histoire et de géographie en vue de préparer une réunion commune de géographes français et soviétiques à Moscou en 1966, tandis que leurs collègues historiens délibéreraient à Paris.

Au fil des ans, les relations culturelles franco-soviétiques ont donc gagné régulièrement en ampleur, en diversité et en efficacité. Elles couvrent maintenant tous les secteurs des sciences exactes, des sciences humaines et de la

technique, sans négliger les aspects plus traditionnels de l'art, de la langue et de la littérature. Dans la collaboration spatiale ou dans la coopération pour l'étude des particules de hautes énergies élémentaires (chambre à bulles de Serpoukhov), dans les expositions de peinture ou dans la création musicale, dans les échanges de professeurs ou dans les échanges d'étudiants, Français et Soviétiques trouvent mille occasions de complémentarité justifiant une action concertée, économisant ainsi leurs efforts et augmentant l'un par l'autre leur efficacité.

COOPÉRATION DANS LE DOMAINE DE L'ENSEIGNEMENT : LE LECTORAT

On appelle lecteur un jeune professeur chargé d'enseigner sa propre langue dans l'enseignement supérieur à l'étranger. C'est de 1957 que date l'institution d'un lectorat russe en France et français en Union soviétique. Cette institution a rapidement confirmé son utilité, si bien que le nombre des lecteurs a été en augmentation constante : en octobre 1960, il était porté à quatre, en octobre 1961 à six, en octobre 1962 à huit; mais jusqu'alors seules les villes de Moscou et de Léningrad étaient pourvues en lecteurs; à ce moment, la répartition en était la suivante :

Moscou : 2 lecteurs à l'Institut des Langues étrangères; 2 lecteurs à l'Université Lomonosov; 2 lecteurs à l'Institut pédagogique Lénine.
Léningrad : 2 lecteurs à l'Université Jdanov.

En octobre 1963, l'institution dépassait les cadres de la R.S.F.S.R. puisque deux lectorats étaient ouverts en Union soviétique, l'un à Kiev, capitale de l'Ukraine, l'autre à Minsk, capitale de la Biélorussie. La progression continuait : l'année suivante, c'était Kharkov; c'était ensuite au tour de Rostov en 1965. Parallèlement, des lecteurs soviétiques venaient enseigner le russe à l'École des Langues orientales, à la Sorbonne, dans les Universités de Bordeaux, Grenoble, Clermont-Ferrand, Toulouse, Lyon, Dijon, Lille.

Lors de l'année universitaire 1966-1967, c'est le nombre de quinze qu'a atteint l'échange officiel des lecteurs, avec l'ouverture en U.R.S.S. de postes à Alma Ata, capitale du Kazakhstan, à Tbilissi, capitale de la Géorgie, à Érivan, capitale de l'Arménie, et la création en France des lectorats de Poitiers, de Rennes et de Nanterre; de ce fait, la présence de nos professeurs de français en U.R.S.S. se répartit à l'heure actuelle comme suit :

République de Russie :

A Moscou : 2 lecteurs à l'Institut des Langues étrangères (devenu Institut Maurice-Thorez); 2 lecteurs à l'Université Lomonosov; 1 lecteur à l'Institut pédagogique Lénine.

A Léningrad : 2 lecteurs à l'Université Jdanov; 1 lecteur à l'Institut pédagogique Herzen.
A Rostov : 1 lecteur à l'Université.

République d'Ukraine :
A Kiev : 1 lecteur à l'Université.
A Kharkov : 1 lecteur à l'Université.

République du Kazakhstan :
A Alma Ata : 1 lecteur à l'Institut de Langues étrangères.

République de Géorgie :
A Tbilissi : 1 lecteur à l'Université.

République de Biélorussie :
A Minsk : 1 lecteur à l'Institut des Langues étrangères.

République d'Arménie :
A Érivan : 1 lecteur à l'Université.

Ces lecteurs ont pour fonction de dispenser un enseignement avant tout pratique : on les utilise pour des séances de conversation avec les étudiants, pour des exercices de phonétique, pour enregistrer des textes littéraires sur bandes magnétiques, pour servir de consultants sur des questions techniques de grammaire ou de prononciation, on les utilise aussi souvent pour diriger le séminaire des professeurs et pour des cours de traduction. Mais ils ont à jouer également un rôle culturel par le contact direct qu'ils ont avec les professeurs et les étudiants; dans bien des cas, ils participent aux activités para-universitaires de l'établissement qui les emploie : théâtre, sport; souvent aussi ils sont amenés à donner des conférences dans des clubs ou des sociétés de la ville où ils sont en poste.

Ce mode de coopération ayant donné des résultats heureux, il a été décidé, au cours de la dernière réunion de la Commission mixte, de l'étendre également à l'enseignement secondaire; on a donc mis à l'étude un projet d'échange d'assistants qui seraient chargés d'enseigner le russe et le français dans les lycées français et dans les écoles moyennes soviétiques.

ÉCHANGES UNIVERSITAIRES

Divers articles du protocole d'accord culturel franco-soviétique donnent possibilité à des professeurs et à des étudiants d'effectuer des missions de conférence ou de recherche dans l'autre pays.

Généralement, les missions de conférences ont une durée de deux à trois semaines; elles s'accomplissent dans le cadre des universités et des établis-

sements d'enseignement supérieur; elles concernent aussi bien les sciences exactes et les sciences humaines que la littérature. Les universitaires soviétiques ont donc pu entendre, en français, récemment des conférences portant sur des sujets de mathématique, de chimie, de littérature, et même de philosophie. Ils ont pu, à leur tour, bénéficiant du même article du protocole, visiter leurs collègues français. Mais l'intérêt évident de ce genre de mission consiste surtout à permettre des contacts directs entre savants d'une même discipline. L'expérience a révélé que ces séjours brefs étaient généralement très fructueux et qu'il fallait les rendre plus nombreux et plus fréquents. C'est dans cet état d'esprit que M. Pétrovski, recteur de l'Université Lomonosov de Moscou, s'est rendu à Paris, en 1966, avec l'intention d'intensifier l'envoi de conférenciers dans son Université et en Sorbonne, particulièrement en ce qui concerne les sciences exactes.

Toujours dans le but de favoriser l'information réciproque et le contact, on a organisé à partir de 1964 des stages de trois mois pour des professeurs d'enseignement supérieur, linguistes ou non linguistes, désireux d'améliorer respectivement leur connaissance du russe et du français; ces stages, prévus pour dix personnes en 1964, ont vu le nombre de leurs auditeurs passer à vingt en 1966.

Vingt-cinq étudiants boursiers peuvent, au titre d'un autre article, bénéficier d'un séjour d'un an dans l'autre pays; ce sont généralement des agrégatifs, le plus souvent des slavisants, du côté français; les Soviétiques préfèrent dans l'ensemble envoyer des techniciens déjà engagés dans la recherche.

Un séjour d'un mois est prévu en été pour un groupe de professeurs de langue enseignant dans le secondaire. En hiver, deux stages linguistiques sont également prévus : l'un concerne vingt professeurs du secondaire, l'autre s'adresse à un groupe de vingt étudiants.

Le protocole réserve en outre la possibilité d'accueillir pour une durée indéterminée des professeurs associés. Trois professeurs soviétiques ont été invités à ce titre, en 1965-1966, un juriste à Grenoble, un physicien s'occupant des hauts polymères à Strasbourg, un mathématicien à Paris; en revanche, jusqu'ici, aucun professeur français n'a encore été associé à l'enseignement soviétique.

COOPÉRATION DANS LA RECHERCHE

C'est dans la recherche scientifique que la collaboration culturelle franco-soviétique connaît actuellement son essor le plus rapide. Ceci d'ailleurs n'a rien qui doive nous surprendre; une culture nationale se définit avant tout, à notre époque, par le degré d'évolution de sa science et de sa technique.

Parmi les réussites qui ont marqué la collaboration franco-soviétique dans

le domaine de la recherche scientifique on peut citer, à titre d'exemple, les expériences communes entreprises à Sogra, en U.R.S.S., et aux îles Kerguelen, sur les points magnétiques conjugués, en 1965-1966, à l'occasion des années internationales du soleil calme; ces recherches ont été menées avec le concours du Centre national d'Études des Télécommunications et celui de l'Institut de Physique du Globe de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S.; elles ont permis d'aboutir à des résultats intéressants sur le géomagnétisme.

Mais la coopération scientifique se réalise dans des secteurs nombreux de la recherche : dans la lutte contre la fièvre aphteuse, en océanographie, etc.

C'est pourquoi l'organisation des échanges scientifiques et techniques a retenu l'attention des autorités les plus hautes et motivé plusieurs visites importantes qui ont contribué à l'élargissement de ces échanges. C'est, en février 1964, le voyage en France de M. Roudnev, vice-président du Conseil des Ministres de l'U.R.S.S. ; en octobre 1964, le déplacement en U.R.S.S. de M. Palewski, qui était ministre d'État chargé de la Recherche scientifique et des questions atomiques et spatiales ; c'est en octobre 1965 la venue en France de M. Keldych, président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., etc.

DES SECTEURS DE COOPÉRATION PERMANENTE

Une coopération particulièrement précieuse concerne l'utilisation pacifique de l'Énergie atomique. Les relations entre le Commissariat à l'Énergie atomique (C.E.A.) et le Comité d'État pour l'utilisation de l'Énergie atomique de l'U.R.S.S. (Glavatom) ont commencé en 1960, à l'occasion de la visite à Paris de M. Khrouchtchev; un premier accord, signé le 2 avril 1960, de portée limitée dans le temps, ne prévoyait que quelques secteurs de l'activité scientifique (réactions thermonucléaires contrôlées, notamment). Mais, le 4 mai 1965, un nouvel accord était conclu à Moscou : il prévoyait des échanges de spécialistes, des stages de chercheurs, des séminaires communs, des échanges réguliers d'informations scientifiques. Actuellement, on procède à l'installation, à Serpoukhov, d'une chambre à bulles française qui permettra aux chercheurs français et soviétiques, mettant en commun leurs moyens et leurs ressources, de poursuivre leurs expériences dans la physique des particules élémentaires de hautes énergies, c'est-à-dire dans la connaissance de la structure de la matière.

A cette coopération qui vise la connaissance de la matière dans ses instances les plus élémentaires et qui devrait pouvoir commencer dès 1969, correspondra d'ailleurs une autre collaboration visant, elle, la connaissance de l'espace; là aussi, en effet, les apports peuvent être complémentaires, la miniaturisation des appareillages français venant apporter une heureuse contribution à la puissance des engins soviétiques. Il faudrait évidemment encore mentionner, pour être

complet, la collaboration dans le domaine de la télévision en couleurs et les arrangements à l'étude entre le ministère français de l'Équipement et le Gostroï.

LES ÉCHANGES ARTISTIQUES

Le brusque développement des sciences et des techniques qui caractérise notre époque et qui trouve son reflet dans la part importante que ces sciences et ces techniques occupent désormais au sein même de la culture, par conséquent aussi dans les échanges culturels, ce brusque développement n'empêche nullement la permanence des formes traditionnelles, c'est-à-dire littéraires et artistiques, de la culture. Mais les plaisirs esthétiques dont sont porteuses ces formes traditionnelles ne répondent pas à une aussi absolue nécessité que la collaboration dans l'étude des langues et dans l'étude des sciences, ou dans la recherche scientifique. Aussi leur essor se trouve-t-il contenu parfois dans certaines limites.

C'est le cas notamment en ce qui concerne le cinéma. En 1965, par exemple, deux films français seulement ont été exportés vers l'U.R.S.S., contre neuf films soviétiques importés. Ceci est d'autant plus regrettable que le cinéma permettrait à la culture française d'atteindre de larges couches du public soviétique et que celui-ci, si on en juge par le succès des semaines du cinéma français en U.R.S.S., ne bouderait certainement pas les productions cinématographiques françaises qui seraient présentées sur ses écrans. Le service culturel de notre ambassade essaie de remédier à cette insuffisance en organisant une cinémathèque de prêt dont le volume n'est pas négligeable (deux cents courts métrages, vingt longs métrages) mais qui ne suffit pas devant l'ampleur de la demande et qui surtout en raison des distances considérables ne peut atteindre avec régularité le public non moscovite s'intéressant à notre langue et à nos productions. Signalons l'essai intéressant que représentait la coproduction *Troisième Jeunesse*; il s'agit d'une voie financièrement et culturellement valable mais malheureusement, et pour des raisons mal définies, fort peu suivie jusqu'ici, le film précité étant le seul du genre récemment entrepris.

Plus consolante apparaît la situation des autres disciplines artistiques dans les échanges culturels.

On voit en effet les troupes théâtrales françaises se succéder en U.R.S.S. En 1960, ce sont vingt représentations du Théâtre du Vieux-Colombier à Moscou et à Léningrad avec Mme Suzanne Flon. En 1961, quatorze représentations de la Compagnie Marie-Bell avec au répertoire *Phèdre* et *Britannicus*, huit représentations du Théâtre National populaire, vingt représentations du mime Marceau. En 1962, vingt représentations de l'Odéon-Théâtre de France. En 1963, cinquante-quatre représentations du Théâtre de la Cité de Villeurbanne. En 1964, vingt-quatre représentations de la Comédie-Française à Mos-

cou, Léningrad, Kiev et Riga. En 1965, le Théâtre de l'Atelier se produit à Moscou, Tbilissi et Érivan.

Le public parisien, de son côté, a pu applaudir le théâtre Pouchkine et le théâtre Mossoviet; il y a eu participation régulière de troupes soviétiques au Théâtre des Nations.

On constate aussi de nombreux et fréquents échanges, c'est d'ailleurs conforme aux origines et aux traditions de cette discipline artistique, dans le domaine de la danse. En 1957, Mlle Lyane Daydé et M. Michel Renauld dansent au Bolchoï. En 1958, le corps de ballet de l'Opéra de Paris donne quatorze représentations. En 1960, c'est au tour de Mme Yvette Chauviré et de M. Algaroff de se rendre à Moscou. Mlle Claude Bessy et M. Attilio Labis leur succèdent l'année suivante et se produisent à Riga, Tallin, Kiev, Tbilissi, Léningrad. Accompagné de Mlle Claire Motte cette fois, M. Attilio Labis récidive en 1964. Pendant ce temps, les grands ensembles soviétiques viennent en France tour à tour : en 1955, les ballets Moisséiev donnent vingt-sept représentations; en 1956, ce sont les ballets du Stanislavski ; en 1957, l'ensemble Beriozka et le ballet Caucasien; en 1958, c'est la troupe de ballet du Bolchoï, qui vient à Paris, avec à son répertoire le *Roméo et Juliette* de Prokofiev. C'est ensuite l'Ensemble ukrainien en 1959, les Chœurs et Danses de l'Armée soviétique en 1960, le Ballet de Léningrad en 1961 et, à nouveau, le ballet Moisséiev, en 1962, qui donne cette fois quarante-trois représentations, ainsi que les Chœurs et Danses de l'Armée rouge, en 1963.

Si les échanges d'expositions apparaissent sensiblement moins nombreux, cela provient en grande partie des problèmes matériels et financiers (assurances) que nécessite leur organisation; en revanche, les échanges ainsi réalisés ne manquent pas d'ampleur ni d'intérêt : en 1960, à Paris, au Musée d'Art Moderne, l'exposition « la peinture russe et soviétique » reçoit six mille cinq cents visiteurs. En 1961, à Moscou, dans le cadre de l'Exposition nationale française sont présentés des sculptures, des tapisseries et des tableaux français « des impressionnistes à nos jours ». En 1965, c'est la grande exposition des « chefs-d'œuvre de la peinture française dans les musées soviétiques », en tout cent trois tableaux, qui est successivement présentée au musée de Bordeaux et au Louvre. La réciprocité est assurée par l'exposition à Moscou et à Léningrad des « chefs-d'œuvre des Musées de France », collection de cinquante-deux tableaux; elle est d'ailleurs immédiatement suivie d'une exposition de sculptures « Rodin et son temps ».

La musique n'est pas non plus un secteur négligé : des violoncellistes, Pierre Fournier, des violonistes, Michèle Auclair, Raymond Gallois-Montbrun, des organistes, Maurice Duruflé, Pierre Cochereau, des pianistes, Monique de La Bruchollerie, Monique Haas, Samson François, Philippe Entremont..., des chefs d'orchestre, Serge Baudo, Charles Münch, Jean Périsson..., ont

effectué des tournées nombreuses en U.R.S.S. : en 1964, cent trente-quatre représentations et concerts pour dix tournées; en 1965, près de deux cents représentations et concerts pour quinze tournées. On ne compte plus les nombreuses tournées effectuées pendant ce temps en France par les grands musiciens soviétiques, David Oïstrakh, Léonid Kogan, Emil Guillels, Richter, et par les grands orchestres, l'orchestre symphonique de Léningrad, l'orchestre philharmonique de Moscou, l'orchestre de chambre Barchaï. Les compositeurs d'ailleurs ne sont pas en reste : M. Henri Sauguet assiste en 1964 à Moscou à la création du *Concerto pour violoncelle* qu'il avait écrit pour Rostropovitch; en 1966, M. André Jolivet vient par deux fois à Moscou prendre contact avec des musiciens soviétiques et assister à l'audition de ses œuvres.

Dans le domaine des variétés, nous assistons également à des échanges nombreux et suivis : douze représentations d'Yves Montand en 1957, la venue en 1961 de Mlle Colette Renard accompagnée de l'orchestre Raymond Legrand pendant plus d'un mois, les vingt concerts de Charles Trenet en 1962, la tournée de Charles Aznavour et celle des Compagnons de la Chanson en 1964, puis Jacqueline François, Gilbert Bécaud, et Jacques Brel. En contrepartie les Soviétiques nous ont offert le Cirque de Moscou en 1958, 1960, 1963, le Music-Hall de Moscou en 1959, et en 1965 le merveilleux théâtre de marionnettes d'Obratzov.

Un chapitre important du protocole est réservé aux échanges de personnalités de la littérature et de l'art; il concerne les écrivains, les romanciers, les poètes, les critiques d'art, les critiques littéraires, les traducteurs, les directeurs de revue, les architectes, les peintres, les sculpteurs, les musiciens, etc. C'est à ce titre qu'on a pu entendre en France le jeune poète André Voznessenski, et Evtouchenko, ainsi que l'écrivain Paoustovski, et Tvardovski, le directeur de la revue *Novy Mir*, bien d'autres personnalités remarquables encore. Nombreux également sont les écrivains français qui se sont rendus en U.R.S.S. On peut citer Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre... Ces relations, toujours délicates en raison des convictions esthétiques et politiques des personnes intéressées, sont parvenues à se maintenir en dépit de la fluctuation des luttes idéologiques; ceci est un témoignage de la bonne volonté réciproque; c'est aussi une raison d'espérer qu'à mesure que se développeront les contacts se dégagera une compréhension toujours meilleure des problèmes d'autrui, donnant ainsi un caractère encore plus fructueux au dialogue.

UN APPEL ET UN EXEMPLE

La notion de culture à notre époque s'est enrichie d'apports nouveaux; elle apparaît aussi plus dynamique qu'autrefois. Elle implique en tout cas l'échange. Elle est liée à l'essence même du monde moderne qui a toujours

davantage besoin d'informations et de techniques mais qui ressent en même temps le besoin sans cesse plus impérieux de trier ces informations, d'adapter ces techniques, et par conséquent de comprendre l'évolution qu'il vit. L'art exprime le réel, la science agit sur lui : l'échange dans le domine de l'art, dans celui de la science, dans celui de la pensée, est une manifestation de la vitalité du monde moderne.

Le rapide tour d'horizon auquel nous avons procédé montre combien suivies, nombreuses, diverses, utiles et intéressantes apparaissent les relations culturelles entre la France et l'Union soviétique. Cette attitude de compréhension réciproque, loin d'être une exclusive, doit être un exemple et un appel. Le dialogue dans la science, le dialogue dans l'art, le dialogue de la pensée, servent, en effet, la progression de la culture humaine tout entière, à la fois par l'élimination de ce qui apparaît périmé et par l'adoption généralisée de ce qui a été découvert chez les autres comme utile, avantageux, ou tout simplement comme agréable et beau; ainsi se fait jour peu à peu, avec des décalages sans doute, avec des hésitations, des reculs, des anachronismes souvent, une culture nouvelle de type planétaire, mieux adaptée au réel dont nous dépendons et sur lequel nous voulons agir.

Certes, tout n'est pas, ne peut pas être parfait. Toute action, fût-elle culturelle, a des limites naturelles, celles des investissements financiers qu'elle nécessite, celles aussi des distances au-delà desquelles elle ne peut plus prétendre s'exercer valablement : comment, par exemple, atteindre culturellement les populations de l'Asie centrale ? Le mieux n'est pas non plus toujours immédiatement réalisable et on peut regretter parfois que les souhaits exprimés par l'une des parties ne soient pas retenus par l'autre : c'est ainsi que les droits des auteurs français, traduits et édités en Union soviétique, ne sont pas encore l'objet d'une convention et que le projet d'une salle de lecture française à Moscou n'a pas l'approbation des autorités soviétiques.

Mais le réel, si imparfait soit-il parfois à nos yeux, a quand même l'immense mérite d'exister; l'imperfection que nous y découvrons témoigne peut-être en notre faveur; elle traduit une volonté constante d'améliorer ce qui a été fait.